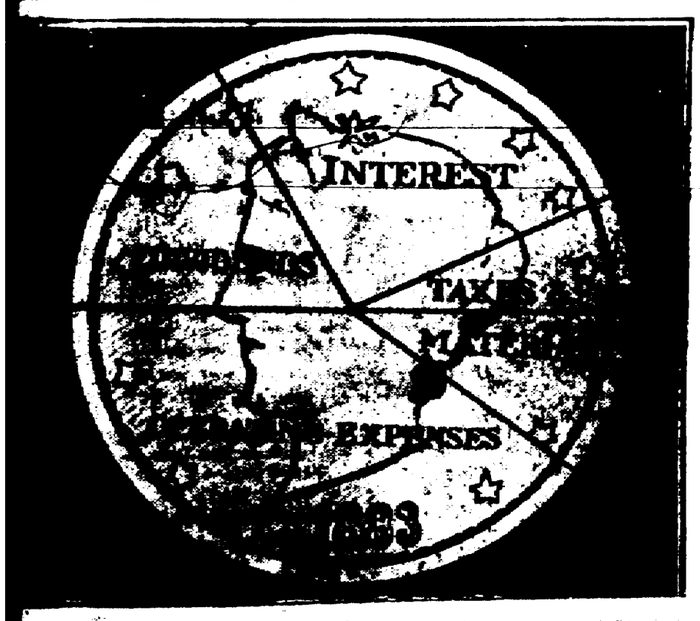

LA DIVISION D'UN NICKEL.

De nombreuses personnes se demandent quels peuvent être les profits des compagnies de cars de rues. Un statisticien d'un courage peu commun a comparé les revenus des compagnies et leurs dépenses et a trouvé qu'en divisant chaque nickel en cinq mille parts le résultat suivant était obtenu :

Dépenses d'exploitation, 1950 parts ; matériel, 485 parts ; taxes et assurances, 265 parts ; intérêts aux porteurs de titres, 1440 parts ; dividendes, 860 parts.

La gravure ci-dessus donne une idée de cette division, qui, entre parenthèses, est basée sur les revenus des compagnies de Chicago.

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

Le Testament de l'Ours.
La Plume et l'Epée.
Sacres et Couronnements.
Souvenirs, poésie.
La Contagion de la tuberculose, Entretien avec le Dr Roux.
Le Calvaire d'Agnès, feuilleton du dimanche.
Mondanités, chiffons.
L'actualité, etc., etc.

Amnistie et pacification générale.

Les Américains sensés, les vrais patriotes, Nord et Sud, ne se sont jamais montrés partisans bien chaleureux de la conquête des Philippines. Ils y ont vu, dès les débuts, une source constante de divisions à l'intérieur, des troubles à l'extérieur et surtout de dépenses en hommes et en argent qui devaient être ruineuses pour le pays ; et il faut convenir que les événements leur ont donné raison.

L'administration a voulu mettre à l'essai le régime militaire. La tentative était malheureuse ; il a fallu avoir recours à d'autres procédés, moins violents, à une politique de conciliation et de concessions, et l'on s'est décidé, après bien des hésitations, à accorder aux vaincus les bienfaits du gouvernement civil ; en quoi l'on a parfaitement raison, croyons-nous. La force, quoi qu'on en dise, n'a jamais accompli rien de grand ni de durable. Ses succès ne sont jamais que momentanés et ils sont presque toujours suivis de retours terribles, et il est très probable que si, depuis des siècles, l'Espagne avait su adopter la politique de pacification, elle régnerait encore sur ses anciennes colonies.

Le président Roosevelt vient de faire mieux encore ; il a profité du glorieux anniversaire du Quatre Juillet pour proclamer le retour de la paix sur toute l'étendue de l'Archipel et accorder aux Philippins rebelles une amnistie complète. Du même coup, le régime du sabre est aboli et la liberté est rendue à tous ceux que pourrait poursuivre la justice militaire.

C'est là une mesure hardie peut être ; mais elle est plus habile encore, et si l'initiative émane du président Roosevelt, elle lui fait le plus grand honneur. Elle exercera une puissante influence sur les esprits dans toute l'étendue de l'archipel et mettra enfin un terme aux résistances que la force n'avait pu dompter.

Devant un pareil acte, tous les partis abdiquent et il n'y plus dans l'Union que quatre-vingt millions de citoyens qui s'empressent d'acclamer un chef d'Etat qui a si bien compris et mis en relief les sentiments qui animent la nation entière.

Cette double proclamation de la pacification et de l'amnistie donne à l'événement que nous venons de célébrer une grandeur incomparable. Il faut remonter bien haut dans l'histoire de notre République pour trouver un autre anniversaire aussi fécond en inestimables bienfaits et en nobles enseignements.

TRAITÉ

Entre les Etats-Unis et l'Espagne.

Tout sourit aux Etats-Unis, durant la bienheureuse année actuelle où l'on commence à célébrer le centenaire de l'événement glorieux qui a transformé la petite république de l'Union Américaine en puissance formidable.

Il n'y a pas trois ans, les Etats Unis étaient en guerre avec l'Espagne qui venait de perdre dans le conflit ses plus belles possessions dans l'archipel des Antilles comme dans celui des Philippines. De pareils événements semblaient rendre ces deux Etats à jamais irréconciliables. Une paix franche et durable paraissait impossible entre les deux contrées.

Elles viennent pourtant de signer, à Madrid même, un traité de commerce et d'amitié qui rétablit les liens étroits qui les unissaient autrefois. Toute trace du passé est ainsi effacée et leurs anciens rapports politiques et économiques vont reprendre sur de nouvelles bases plus solides qu'avant les hostilités. Heureux Etats-Unis !

L'ACHAT —DU— Canal de Panama.

Il n'y a dans l'Union aucun Etat, aucune ville qui soient aussi profondément intéressés que la Louisiane et la Nouvelle-Orléans au succès de la grande œuvre du creusement du canal interocéanique. Aussi tous nos regards sont-ils tournés de ce côté et l'on se demande avec anxiété parmi nous où en est le fameux projet.

A cet égard, nous n'avons que d'excellents renseignements à donner. Grâce à l'heureuse idée que l'on a eue en haut lieu de confier le choix de l'emplacement et la direction des travaux au chef de l'exécutif, tous les délais inhérents au système parlementaire ont été évités, tous les obstacles écartés.

Il faut une enquête sérieuse, en vue de se rendre compte de la validité des titres de la compagnie qui vend le Canal. Cette enquête qui, dans les circonstances ordinaires, se fût fait attendre de longs mois est déjà commencée.

Un des assistants de l'avocat général Knox, M. Ch. Russell, va partir immédiatement pour Paris afin de procéder sans retard à la vérification, et tout porte à croire qu'elle aura les résultats les plus satisfaisants. Il est possible même que vu l'importance exceptionnelle de la transaction —car ce n'est réellement qu'une transaction pure et simple comme jadis, l'achat de la Louisiane— l'avocat général se rende en France, à Paris, pour régler définitivement l'affaire.

Mais nous devons ajouter que personne, dans les régions officielles, ne doute du succès final, à moins d'un obstacle tout-à-fait imprévu et dont personne jusqu'ici n'a soupçonné la possibilité, et qu'on peut considérer le transfert du canal, de la Compagnie au gouvernement des Etats-Unis, comme une affaire réglée.

Coïncidence étonnante et unique dans l'histoire du Nouveau Monde, c'est avec la même République que, juste à cent ans de distance, les Etats-Unis auront fait les deux affaires qui auront le plus puissamment contribué à leur grandeur — l'achat de la Lousiane et l'achat du canal de Panama.

Les bêtes et les tremblements de terre.

Un de nos confrères, qui se trouvait dernièrement au Guatémala, rapporte le souvenir suivant.

Etant à déjeuner chez un négociant de Quezaltenango, les convives se tenaient dans le "patio", cour intérieure sur laquelle s'ouvrent les appartements. On devisait gaiement, lorsque l'amphitryon se leva, inquiet.

Les deux jets d'eau placés dans la cour venaient de s'arrêter et, de leurs orifices s'échappaient des sifflements aigus, intermittents, les oiseaux chanteurs enfermés dans la volière s'étaient tus subitement ; les chiens et le chat, le nez en l'air, les oreilles pointées, la queue basse, flairant le vent, se blottissaient, craintifs, contre les gens.

Comme on l'interrogeait, le négociant répondit : "—Il n'y a pas à s'y tromper : les bêtes nous annoncent quelque phénomène, quelque convulsion du sol."

La nuit même, la ville était saccagée par des secousses sismiques et, de la maison du négociant, il ne restait que des ruines.

LE MONUMENT —DE— ROSSINI —A— SANTA-CROCE.

Les Fêtes de Florence.

Par une tiède matinée de novembre, où de blondes vapeurs flottaient, imprécises, dans l'air léger, la place Santa-Croce, à Florence, immense et déserte, dormait paresseusement sous la caresse alanguie du soleil de Toscane.

C'est à peine si le silence était parfois troublé par les battements d'ailes de quelques ramiers gris qui venaient se poser familièrement sur la tête laurée de Dante, dont la statue colossale, gardée par quatre lions symboliques, se dresse au milieu de la place.

Sur le seuil de l'église, Panthéon des gloires italiennes, une demi-douzaine de guides, dans l'attente du visiteur étranger, couraient entre eux, l'œil aux aguets, prêts à se précipiter au devant de leur victime et à l'accabler de leurs offres insinuantes. D'un geste ennuyé, je les écartai de mon passage et je franchis l'entrée du vaste édifice.

Ce n'était pas la première fois que je venais à Santa-Croce. Jadis, j'y avais passé de longues heures dans la contemplation des adorables fresques de Giotto, allant du mouvement de Michel-Ange à celui de Machiavel et d'Alfieri, l'esprit remué et troublé par le voisinage de toutes ces cendres illustres. Mais, ce jour-là, un but particulier m'avait amené dans cette nécropole de grands hommes. Je voulais voir les travaux que l'on y exécutait pour le monument de Rossini, qui a été inauguré avec un éclat solennel.

Un trou large, profond, marqué par un échafaudage de toiles et de poutrelles, indiquait l'emplacement du monument de l'auteur du "Barbier", à l'endroit même où ses restes ont été déposés. L'œuvre était encore dans l'atelier du statuaire Giuseppe Cassioli. Maintenant elle s'élève, superbe, imposante, dans la nef de droite, faisant face au monument de Cherubini, qui, comme Rossini, mourut à Paris, où il avait dirigé pendant longtemps le Conservatoire de musique.

Cherubini était une sorte de bourru qui n'aimait pas beaucoup, surtout au début, la musique de son jeune et déjà illustre confrère. Il avait même refusé, certain jour, de recevoir sa visite :

— M. Rossini, M. Rossini, grommela-t-il, en esquissant une grimace, quand ce serait M. Mozart lui-même, je ne le recevrai pas.

Plus tard, les deux célèbres musiciens finirent par se connaître et se parler. Mais Rossini, qui lançait le trait dans un sourire, avait gardé le souvenir de cette petite blessure faite à son amour-propre. Un soir, dans un salon, il s'approcha de Cherubini et, avec une fine bonhomie, lui dit :

— Vous êtes un grand maître, vous, monsieur Cherubini ; moi, je ne suis qu'un ignorant : je n'ai que mes "pizzicatti" ; autrement dit, je suis un mélodiste et vous ne l'êtes pas.

Les voilà, maintenant, réunis tous deux dans le même temple de la gloire, dormant presque côte à côte du lourd sommeil de l'éternité.

Tout Florence a assisté aux fêtes et aux cérémonies rossiniennes. Le marquis Torrigani, président du comité rossinien, l'un des délégués italiens qui vinrent à Paris, il y a quinze ans, pour y chercher la dépouille du grand musicien, voit enfin ses efforts couronnés d'un plein succès. Admirateur passionné de Rossini, on peut dire que c'est à son initiative que l'auteur de "Guillaume Tell" est redevable du magnifique monument que la générosité des Florentins a permis d'élever sur sa tombe. Un des attraits, et non des moindres, de l'imposante cérémonie d'inauguration, a été l'exécution du magistral "Stabat Mater", de Rossini, par l'orchestre du lycée musical de Pesaro, dirigé par Mascagni.

Il ne m'appartient pas de discuter le génie musical de Rossini. Au surplus, que pourrait-on dire de nouveau sur ce sujet ? Mais l'homme avec ses goûts, ses manies, ses habitudes, offre une telle abondance de souvenirs qu'il peut être permis d'en rappeler quelques-uns.

Et d'abord, il ne faut pas oublier que Rossini a passé une grande partie de son existence à Paris. A ce titre, il appartient à l'actualité parisienne, puisque son nom prestigieux sera évoqué sous les voûtes grandioses de Santa-Croce.

Son arrivée à Paris avait eu le caractère d'un événement sensationnel ; Rossini y était précédé d'une double réputation de compositeur célèbre et d'homme à bonnes fortunes. A Venise, à Milan, à Naples, il avait ensorcelé tous les cœurs féminins. On citait de lui des aventures d'un romanesque étourdissant. Stendhal, qui, certes, n'était pas un esprit emballé, décrivait la venue de Rossini à Paris, dans les termes suivants :

"Depuis la mort de Napoléon, il s'est trouvé un autre homme duquel on parle tous les jours, à Moscou comme à Naples, à Londres comme à Vienne et à Paris comme à Calcutta. La gloire de cet homme ne connaît pas d'autres bornes que celles de la civilisation, et il n'a pas trente-deux ans."

A Paris, Rossini demeura successivement rue Rameau, rue Taitbout, rue de la chaussée-d'Antin, boulevard Montmartre, et enfin à Passy, dans une petite villa, où il vécut ses dernières années et qui était devenue le rendez vous d'un petit groupe d'esprits d'élite, parmi lesquels le grand Berryer. J'oubliais le petit logement que Rossini habita quelques années sous les combles du Théâtre-Italien, alors qu'il en dirigeait les destinées avec ses deux associés, Robert et Severini. Affligé d'un embonpoint précoce, Rossini montait plusieurs fois par jour, en courant, les cinq étages du théâtre, afin, déclarait il de se faire maigrir.

On a dit qu'il était paresseux comme un lazzarone. Lui-même, d'ailleurs, se vantait de l'être. La plupart du temps, il restait couché jusqu'à deux heures de l'après midi, ou bien il s'étendait sur un canapé. Un jour qu'il composait dans cette position, peu commode, il faut l'avouer, Rossini laissa tomber sur le parquet une page de musique contenant un air presque achevé. Dans sa paresse, Rossini ne daigna pas se lever ; mais, comme il ne pouvait terminer le morceau sans avoir sous les yeux le commencement, il préféra recommencer un autre air.

Prodigieuse était sa facilité de composition. Aussi, ses œuvres se ressentent-elles malheureusement de cette hâte. Rossini s'en excusait en disant :

— Que voulez vous, je n'ai jamais été de ceux qui transpirent en composant.

Sa conversation était, comme ses manières, pleine de laisser-aller. Il aimait les propos un peu salés, les histoires croustillantes. Sa verve caustique et son esprit mystificateur s'exerçaient bien souvent aux dépens de ses convives et de ses amis. Avec cela, il était dévot comme un Napolitain, portait sur lui scapulaires et médailles et invoquait les saints et la Madone chaque fois qu'il se sentait un peu souffrant. Cela ne l'empêchait pas, du reste, de se poser en esprit fort et de jurer comme un sacripant. Vrai ou simulé, il affichait un suprême dédain pour la musique en général et pour ses propres œuvres en particulier. La musique savante, celle de Meyerbeer et d'Halévy notamment avait le don de l'horripiler. C'était toute une école nouvelle qui se levait dans l'art musical. Rossini lui reprochait de manquer de mélodie.

—Des mélodies, mon cher, disait-il un jour à son éditeur, qui lui demandait quelques airs, c'est difficile à trouver, on s'en passe même dans les grands opéras qu'on fait depuis quelque temps.

Fidèle au serment qu'il avait fait, au lendemain de la première représentation de "Guillaume Tell", à l'Opéra, de ne plus écrire pour la scène, Rossini passa le reste de sa vie presque étranger aux choses du théâtre. Dans sa villa de Passy, il menait une existence de bourgeois paisible, amateur de bonne chère et de *dolce far niente*. Il faisait servir à ses invités des plats de macaroni qu'il avait cuisinés lui même et dont il était très friand. Quelquefois, après le dîner, il se mettait au piano et chantait avec une verve et un entrain irrésistibles son fameux air de "Figaro."

C'est ainsi que vieillit Rossini, entre sa seconde femme et le bon et fidèle Carafa. Elève de Cherubini, Carafa professait pour Rossini une admiration et un attachement sans bornes. Il faisait partie du mobilier de la maison, s'asseyait à la table du grand compositeur, le distrayait par ses saillies, et disait volontiers "nous" quand il parlait de Rossini et de ses œuvres.

Rossini s'éteignit dans la soirée du 13 novembre 1868, à l'âge de soixante-seize ans. J'ai eu la curiosité de feuilleter les journaux parisiens de cette époque. La mort de l'illustre compositeur y est annoncée en quelques lignes. Le reportage n'était pas encore entré dans les mœurs du journalisme. Ainsi, le "Journal des Débats" du lendemain ne contient que ces quelques lignes :

"Le bulletin de ce matin ne laissait plus aucun espoir aux amis et aux admirateurs de Rossini. Voici ce bulletin : "Persistance et aggravation des accidents signalés hier. Menace d'une fin prochaine. Signé : "Nélaton, Barthe, Vio, Donato, "Saurel."

Et un peu plus bas :

— On annonce que Rossini a succombé dans la soirée.

L'Italie réclama sa dépouille mortelle. Sa veuve s'y opposa obstinément.

— Il doit être enterré, répondit-elle, là où je suis. J'habite Paris, il sera enterré à Paris. Nous devons être unis dans la mort comme nous l'avons été sur cette terre. Vous ne pouvez me mettre avec lui au Panthéon de Florence ; laissez-nous donc au Père Lachaise.

Cependant, se sentant près de sa mort, Mme Rossini se demanda si elle avait le droit de priver l'Italie de la dépouille d'un de ses plus glorieux enfants.

—Je consens, dit elle dans son testament, à ce que l'Italie reprenne le corps de mon mari. Nos deux âmes vont se réunir : on peut séparer nos cendres.

Le 30 avril 1887, au matin, les restes du grand compositeur furent exhumés du cimetière du Père Lachaise. Il y avait là, entre autres assistants, MM. Léo Delibes, Reyer, Ambroise Thomas, Massenet, Théodore Dubois, Faure, Ritt, Gailhard, Kaempfen, Carvalho, comte de Camondo et les membres de l'ambassade italienne.

Le soir même, les délégués italiens emportaient à Florence le cercueil de l'illustre compositeur, qui avait porté sur son œuvre le jugement suivant :

—J'espère que trois choses me survivront : le troisième acte "d'Othello", le deuxième de "Guillaume Tell" et le "Barbier de Séville" tout entier. X.

AMUSEMENTS.

WEST END.

On sait que l'orchestre Brooké nous quitte, son engagement étant terminé, mais il veut laisser en partant d'excellents souvenirs. Aussi redouble-t-il de verve et de correction depuis le commencement de la semaine. "Under one Flag" est accueilli chaque soir par les bravos enthousiastes du public qui remplit la plateforme du West End.

A partir de demain, dimanche, c'est l'orchestre militaire de Rosenbecker qui va se faire entendre.

On se rappelle son succès de l'an dernier. La réussite est assurée d'avance.

Orpheum Athletic Park.

"Olivette" qui passe depuis longtemps pour une des plus heureuses inspirations d'Audran, vient encore d'obtenir un brillant succès au Parc Athlétique. Il y avait foule à la première et, dès les premières scènes, le public était conquis. On connaît la jolie voix de Miss Lottie Kendall ; jamais elle n'a mieux chanté, jamais elle ne s'est fait plus chaleureusement applaudir.

Elle a été du reste, merveilleusement secondée par Miss Elvia Crox.

Avec de pareils sujets un opéra est toujours de la réussite.

MM. Day, Tayler et Weston ont eu leur belle et bonne part des bravos. En somme la représentation de jeudi soir est une des plus réussies de la saison.

L'ESPRIT DES AUTRES

Deux bohèmes s'entretiennent de la possédée de Grèzes.

—Ce qu'il y a de curieux dans ces cas-là, dit l'un, c'est qu'il paraît que les possédés renferment deux personnes qui sont tout à fait opposées l'une à l'autre.

—Ça m'irait assez d'être ça, soupire l'autre.

—Que veux-tu dire ?

—Dame, il aurait peut-être une de mes deux personnes qui paierait mes dettes !

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

No 106 Commencé le 1er mars 1902

LA GRIFFE D'OR.

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Georges Maldague.

TROISIEME PARTIE.

L'ACCUSÉE.

X

Suite.

Il sortit, sans aucune allusion à rien, déçu de n'avoir pas aperçu les cheveux soyeux et légers comme de la poudre d'or pâle, autour du visage blanc délicatement rosé, avec deux grands yeux qui se foncaient quand la malice y mettait ses pétillements, et redevenaient clairs, avec les reflets de l'eau qui coule, très pure sous l'azur du ciel.

Et Terrenas en s'en allant, chassait ses autres préoccupations, pour se demander, si véritablement, au lieu d'un caprice passager, ce n'allait pas être une passion qui s'emparerait de lui, avec toute la force de certaines passions sur ceux qui se disent et qui se croient des indifférents, des sceptiques.

Ne souffrait-il pas, parce qu'il n'avait pas aperçu les blonds cheveux ?

Et combien n'eût-il pas été heureux d'entendre la jolie voix de cristal, lui dire :

—Bonjour, monsieur Terrenas.

Tandis que l'avocat, s'en retournait pensif, en fumant un cigare, vers la Madeleine, Jacques Pavinia, rentré rue de Rivoli, et ses deux clients expédiés, sans plus se soucier de l'expulsion violente, de son ancien camarade d'hôpital, Louis Morissot, faisait sa pensée retourner à la villa d'Asnières, et au long tête-à-tête, qui suivait sa première visite médicale, à cette vicomtesse de Tillière, à l'âme faubourienne, et aux fines mains soignées comme des mains de patriciennes.

C'était en somme une très jolie créature, capiteuse, entraînante, capable de faire oublier à tout homme—même à lui—les ennuis, les déceptions, les rancunes.

Aux côtés de cette femme, la vie normale, avec toutes les satisfactions de la matière, avec ce qu'on ne trouve pas toujours, il s'en fait dans son intérieur, la maîtresse qui garde le culte de sa beauté et le culte de l'amour.

Une telle femme, qu'on a la certitude d'attacher à soi, le moyen d'enchaîner sans infidélité possible, qui vous apporte cinq cent mille francs de rentes, c'est le rêve.

Sa mère avait raison encore, son étoile commençait à luire.

Non vraiment, il ne se souciait pas le moins du monde, de ce pauvre Morissot.

Quand il y penserait ce serait pour se dire, que le plus malin des deux, c'était lui.

Dans l'existence, tant pis pour ceux, qui ne savent pas conduire leur barque.

Et voilà que, brusquement, une image grave et triste, l'image de "l'autre, l'aimée, l'adorée, l'héroïne" du sonnet d'Arvers, et son héroïne à lui, celle qui eût pu faire de Jacques Pavinia, un être tendre et bon, celle qui déchaînait en lui la férocité des mauvais instincts qui y sommeillaient, passa devant ses yeux de fièvre et de passion.

Eve Vallurier.

Mais aussitôt, et par cette loi des enchaînements, qui évoque pour ainsi dire simultanément deux êtres en corrélation directe ou indirecte, voulue ou involontaire, Pauline Warth, surgit.

Tout à l'heure, calme, sans colère, comme on agit avec un enfant qui vous impatiente, il prenait par les épaules, et poussait sur le palier, celui qu'il supplantait, auprès de la vicomtesse de Tillière.

Lorsqu'il précipitait également sur le palier la malheureuse fille, qui ne savait plus où elle en était, c'était sous le coup d'une rage furieuse.

Il lui défendait de reparaître devant ses yeux, de revenir ici..

"Jamais".

L'esclave obéirait elle ?

Sans nul doute.

A moins d'un ordre énergique, qui détruirait, celui-là, Nella ne reviendrait point.

Cet ordre, il le lui donnerait.

Pavinia ne pouvait se passer de son sujet, pour le surlendemain même, jour de sa conférence, à la salle des Capucines.

Vraiment, il avait eu une heure de réelle folie.

Devait-il lui intimer, à distance, le contre-ordre qui la ramènerait ?

Ce ne serait pas la première fois qu'il userait ainsi de son autorité.

Il éprouvait, au contraire, le besoin d'affirmer son despotisme, sa puissance, par des commandements opposés, auxquels la suggestionnée se prêtait merveilleusement.

C'était le cas de s'en assurer de nouveau.

Jacques Pavinia, qui, depuis un instant, marchait les mains dans les poches, la tête inclinée sur la poitrine, se redressa.

Immobile au milieu de la pièce le front haut, dans ses prunelles fixes, une intensité de volonté qui eût fait peur à quiconque en eût subi le choc, le magnétiseur fit, à plusieurs reprises, le geste de commandement qui consiste à étendre le bras, l'index en avant.

Puis, de ses deux mains, comme s'il avait l'assurance qu'à travers portes et fenêtres, à travers l'espace, il atteindrait la pauvre créature, annihilée sous sa volonté, il lança le fluide destiné à l'attirer, à la forcer encore à l'obéissance.

Mais sa force résidait surtout dans sa concentration cérébrale.

L'injonction mentale était de celles auxquelles on ne résiste point, quand on l'a déjà subie.

Jacques Pavinia, lorsqu'il quitta son cabinet pour chercher sa mère, ne doutait pas que, le soir, vers onze heures, Nella sonnerait, comme l'avant-veille, à la porte de son appartement.

Rosina Santos travaillait, reprisait du linge, dans la pièce modeste qui servait de salle à manger.

Il ferma la porte, vint s'asseoir tout près d'elle,

—Mère, je vais faire un riche mariage.

Elle eut peur d'un autre genre d'exaltation, et demanda doucement :

—Tu plaisantes, mon fils ?

—Pas du tout....tu sais que je soigne le comte de Tillière ?

"Eh bien ! le comte de Tillière a une bru, qu'il ne demande qu'à remarier, la dite bru, jolie et montrant du tempérament, lui donnant quelques inquiétudes.

—Et c'est elle que....

—Oui, c'est elle que.....que j'épouse...cinq cent mille francs d'apport.

—Fort joli !

—Je te crois !

—Tu l'aimes ?

—Tu sais bien que je ne puis aimer qu'une femme !....

"Donc, celle-là ou une autre..

"Elle est affriolante, charmante....assez vicieuse, très vicieuse !....

"Elle fera sous ma coupe, la compagne qu'il me faut.

—Crois-tu ?

—Certes. Puis, tu sais, les cinq cent mille francs sont là, qui décident à passer sur quelque chose....

"C'est la clinique, c'est la réputation, la fortune !

Jacques Pavinia se levant, mit un baiser au front de sa mère.

Puis il s'en retourna en chantonnant, vers son cabinet de consultation.

XI

Cet après-midi, à cinq heures, mademoiselle Mireille Bonenfant,—au programme Mireille Hastier,—sortait au milieu d'un essaim bourdonnant de jeunes gens et de jeunes filles du Conservatoire.

Parmi ceux, vieux ou jeunes, qui guettaient comme chaque jour les jolies élèves de notre école officielle de musique et de déclamation à leur sortie de la classe, Ernest Truchon attendait.

Il attendait qui ?

Mademoiselle Mireille Bonenfant, au programme mademoiselle Mireille Hastier.

C'était la première fois que M. Ernest Truchon avait l'audace de venir relancer jusqu'ici la fille des concierges de son père.

Celle ci en fut un instant stupéfaite.

Le jeune homme l'avait abordée chapeau bas, d'un air dégagé.

Elle ne trouva que cela à lui dire :

—Couvrez-vous, monsieur Ernest, vous allez attraper un rhume de cerveau.

—Vraiment trop bonne, mademoiselle, je n'y suis pas sujet.

—Il ne faut qu'un coup..... encore une fois, couvrez-vous.

—Cela vous sera agréable ?

—Oui, vous aurez l'air, moins..

—J'aurai l'air moins ?....